

Strasbourg confinée - 28^{ème} jour

« Parlez-moi d'amour »

Frédérique Riedlin

13 avril 2020

Un début d'après-midi pour écrire... *Séparée d'un soleil sublime par le sidérant suspens sanitaire.*

« À nous de jouer », l'invitation de Jean-Richard, à laquelle je me risque : une nouvelle modalité de (se) dire et de travailler, en période de confinement tendance cons-finis, suspendus à l'héroïsme médical, au pathos de nos limites individuelles, de la violence sociale versus solidarités nouvelles, et de nos contradictions, indigences, impuissances socio-politiques collectives.

Au charbon pour certains, aux fraises pour les autres, outre l'inédit généralisé, par exemple la pratique des entretiens cliniques téléphoniques, l'impression parfois d'être assignée à cette place du même : « Bon, toi tu restes là, tu ne bouges pas, surtout tu ne touches à rien, pendant que les adultes s'occupent des choses sérieuses ».

Temps suspendu... temps perdu... alors pourquoi pas y lire aussi du « temps retrouvé » ?

Jean-Richard nous invite à l'écriture pour commencer, sur le mode d'un « Parlez-moi d'amour », à propos de son dernier ouvrage *Amour et Transfert*.

Je réécoute la version de Lucienne Boyer, 1930 (tant que j'y suis, une autre d'elle *Mon cœur est violon*, belle et kitsch à la fois !). Puis la version de Juliette Gréco, plus piquante.

La chanson évoque ces « mots suprêmes » « *je vous aime* », la tendresse, et interroge les mots d'amour comme discours aussi, le 'discourtisan-t' pourrait-on dire, en référence au travail de Lacan sur l'amour courtois : cette pratique d'une éthique de l'amour, où l'objet aimé est loué et reste inaccessible, qui chez Lacan révèle la structure même de la sublimation :

« Et la formule la plus générale que je vous donne de la sublimation est que celle-ci élève un objet – et ici je ne me refuserai pas aux résonnances de calembours qu'il peut y avoir dans l'usage du terme que je vais amener : à la dignité de la Chose » - Ding/dignité fait ici calembour - C'est aussi au Ding de Freud, à la Chose lacanienne et à la sublimation que Marcel

Ritter aboutit dans sa préface de l'ouvrage en question *Amour et transfert*. Référence lacanienne qui aura presque fait oublier le mécanisme freudien de la sublimation repris par Jean-Richard Freymann dans son dernier ouvrage et ici par Marcel Ritter : la sublimation comme satisfaction de la pulsion sans refoulement.

Certains commentent cette chanson, sur internet, évoquent la nostalgie d'une berceuse ou de la voix maternelle – ce n'est pas ce qui s'y joue tout à fait pourtant. Ni la mère, ni l'objet du désir. Mais certes une belle articulation entre demande et désir, et la réinscription perpétuellement à l'ouvrage de ce ratage qui nous re-cueille ?

Là, nous ne sommes pas du côté du discours amoureux, du troubadour qui idéalise la Dame, au point d'en faire au sens premier une Utopie (une quête, lieu idéal), mais plutôt, si l'on reprend la dialectique lacanienne évoquée par Jean-Richard dans son ouvrage, entre l'*erastes* substantif du verbe aimer, 'celui aime' et l'*eromenos* (*celui qui est aimé*) l'*amant* et l'*être aimé*, soulignant ainsi ce qui est déjà là dans la logique freudienne du transfert : il y a là une non équivalence, une asymétrie, passif/actif, adjectif/substantif, ce qui vient entériner la rupture entre transfert et intersubjectivité à laquelle Lacan a pu se référer au début de son séminaire à partir de la référence à Hegel et annonce son positionnement critique sur la notion de contre-transfert.

La chanson fait entendre la place de l'aimé, l'aimée ici, qui « ne se lasse pas de l'entendre », mais qui en même temps l'interroge comme discours, ne s'identifie pas à sa place, fait l'analyste, là où la position d'analyste a quelque chose à voir avec une position féminine, d'incroyance ici : elle n'est pas sans savoir que tout cela n'est qu'une chimère, et pourtant elle en redemande. Cette demande qui dit quelque part « encore », « pour toujours » se joue et décline dans la chanson toutes les incarnations au sens fort, de la parole amoureuse : répéter, d'une « voix au son caressant », « murmurer en frémissant », et que dure l'effet consolant de ce jeu de parole dont personne n'est tout à fait dupe. Un thème redondant de la chanson féminine¹, position d'incroyance comme un « faire avec » les incon(si)stances de l'autre.

À cet endroit, apparaît aussi quelque chose de cette position féminine par rapport à l'amour posée par Freud notamment dans *Pour introduire le narcissisme*, que Jean-Richard Freymann reprend ici dans toutes ses dimensions², celui de l'amour narcissique : côté féminin,

¹ Barbara, *À chaque fois* ou Moreau, *Les mensonges*.

² 1/ On aime « ce que l'on est soi-même », parle-t-on à partir du clivage du Moi ?

2/ On aime, « ce que l'on a été soi-même », à partir de la trace des amours passées

3/ On aime « ce que l'on voudrait être soi-même », et vient la question de l'Idéal du Moi et du moi idéal.

Amour et transfert, p.79

la question pubertaire se pose différemment, Freud prend en compte ceci que les attributs sexuels restent plus longtemps voilés, et à la puberté, il y aurait de ce fait, un « retour » au narcissisme originaire, une sorte d'énamoration, d'attachement à elles-mêmes, formulé de manière abrupte : elles n'aiment qu'elles-mêmes et demandent à être aimées.

Cela met en perspective une forme narcissique de l'amour, qui n'est pas pour autant une régression psychotique dans laquelle « *la satisfaction pulsionnelle se soustrait à l'influence d'autres ou y renonce* », un repli libidinal, sur le mode du narcissisme secondaire, mais un mode de rapport narcissique à l'autre sous la forme d'une demande ?³

Jean-Richard, à travers l'articulation progressive de trois versions d'une dialectique amoureuse, j'y reviendrai, poursuit ici la mise à jour de cette question du narcissisme primaire, et cela m'a fait penser à une autre 'dialogie' narcissico-amoureuse, celle que repère Lou Andréas Salomé.

Lou Andréas Salomé tire un fil original à partir de la conception freudienne du narcissisme, qu'elle intègre au moment même de son élaboration progressive : elle est une grande lectrice de Freud, il me semble, même si elle en est la contemporaine, et concernant la théorisation du narcissisme, elle met au travail une dualité restée là inexploitée dit-elle, entre deux motions pulsionnelles de la libido, celles de l'autoconservation et de l'auto-affirmation, qu'elle nomme « double direction du narcissisme ». Elle leur donne la même importance et pose le narcissisme comme « trait d'union », entre elles, entre une « *individualité conquise et le rattachement de celle-ci à des facteurs conjonctifs confondants* ».

L'amour du *Moi* de l'auto-conservation au *Je* de l'affirmation...et la *Bejahung* ? C'est une question que pose Jean-Richard dans son ouvrage et qui me semble-t-il, le traverse. Si Lou Andréas Salomé ouvre ainsi le champ, disons, d'une *poïesis* du narcissisme primaire, et en déploie le potentiel clinique à travers plusieurs exemples, sa conceptualisation du narcissisme originaire la conduit à un point théorique qui constitue tout de même, il me semble, un

³ Écho à une dite théorisation d'une passivité du désir côté féminin ? Il est important à ce titre, pour ne pas enfermer Freud dans un dualisme bête, mais au contraire faire valoir toute la dynamique asymétrique de la bisexualité psychique (qui sera là chez Freud déjà, mais surtout à partir de quoi Lacan refondera la portée structurale du non rapport sexuel) , que quand il évoque une version passive féminine du complexe d'Œdipe « être aimé par le père », il l'applique aux garçons - et du côté de la fille, il laisse place à la dimension du préœdipien - en position active - qui apparaît par exemple dans le texte « Tabou de la virginité ». Il travaille ainsi trois grandes questions sur la sexualité féminine, le « renoncement » à la zone érogène masculine, pour la féminine, le changement d'objet (passage de la mère au père), et surtout, la question que l'on retrouve peut-être ici, du reste et de l'intensité du lien à la mère.

Quel refoulement de ce lien à la mère chez la femme ? Lacan le pose, c'est repris là par Lucien Israël, et Jean-Richard, autour de la question de la *Verpönung* : une manière de négativer quelque chose de la Chose. Le dégoût. Et l'absence du dégoût sur un mode pervers, la levée du dégoût comme produit de l'amour : l'amour est la levée de la *Verpönung* ; point de continuité entre idéalisation et objectalisation, désir sexuel, entre amitié et amour ?

recouvrement du réel – pourtant reconnu par ailleurs – sur un mode d'énonciation quasi mystique parfois, en tous les cas, c'est une question pour moi à ce niveau-là :

En effet, elle travaille avec le réel, et elle sera par ailleurs parmi les élèves de Freud qui prendront le virage théorique de la pulsion de mort, mais elle produira une autre opération originale qui viendrait comme transfigurer la question du traumatisme originaire : quand elle critique le concept du Ça, pour saisir de quoi il en retourne au lieu de ce qu'elle associe à une question de l'origine (la question du Ca ne se réduit pas me semble-t-il à une question de l'origine). Elle critique, la pertinence du concept du Ça et associe ce champ du réservoir pulsionnel, sur un mode quelque peu holistique, à une origine perçue comme un Tout, rapport à l'originaire comme rapport à une totalité première : la Chose, ne serait alors pas Chose, ou perte, mais une trace du Tout dont on émerge, comme le terreau inépuisable d'une recreation de soi – véritable pré-modélisation d'une dynamique de « résilience », il me semble.

« Le double phénomène narcissique exprimerait la référence de la libido à nous-mêmes, ainsi que notre propre enracinement dans l'état originaire auquel nous restons incorporés, tout en nous en détachant, comme la plante reste attachée à la terre, bien qu'elle s'en éloigne dans sa croissance vers la lumière (...) »

De là, la source de cette positivité originaire infinie chez Lou, ce dont on se se-pare, mais nous constitue, est un Tout – elle conjugue ainsi une quasi mystique à une problématique de l'amour et de la création, où l'originaire serait moins la trace de la chose maternelle, sous le sceau plus œdipien et historique de l'amour et des affres de la dimension incestueuse de cet amour, mais une forme de communion/fusion, un *Eros* premier généralisé, qui fait le « monde », et donne lieu chez elle à la pratique singulière d'un amour à la fois libre, multiple et peu sexualisé.

Ces éléments de lecture de l'approche de Salomé sont trop rapides, et sont l'effet sans doute de moments d'énonciation et d'écriture souvent saisissant ou édifiant, notamment dans La Lettre ouverte à Freud. Il faudrait retourner plus précisément aux éléments de théorisation. Mais cela ouvre une piste originale pour penser le rapport pulsion et narcissisme, ainsi que cette question d'une poétique du narcissisme primaire, qui prend de son point de vue une dimension culturelle. La source aussi sans doute, de ce singulier de l'amour chez Lou Andréas Salomé, entre amitié et amour, d'une sexualité seulement hors contrat de mariage, sur les bords d'un quasi « pas de rapport sexuel », puisque chacun ne se réalise pas sexuellement à partir de l'autre mais à partir de soi, et de la reconnaissance de l'autre pour lui-même et comme un plus, chacun soutenant pour l'autre une révélation à lui-même - peut-être une forme de don juanisme féminin,

au un à un, qui se joue sur la portée du féminin, où la castration est une donnée de naissance, et le manque moins angoissant puisque fonde l'être même.

Et apparaît là aussi, une figure de la destinée du narcissisme primaire, évoquée par Jean-Richard : là où Lou Andréas Salomé sublime, de pouvoir en rester libre, cette question « d'être l'aimée », qui viendrait figurer ce narcissisme insatiable mais liant plutôt, et mouvant comme un mobile, avec lequel la place de l'analyste a une filiation.

Sur ce fil du narcissisme primaire, chez Lacan, on tombe, dit Jean-Richard, sur la question de *l'amour*, puis de « lalangue », dans le séminaire *Le sinthome*, où il affirme qu'il met au travail un nouvel aspect du nœud, à partir d'une reconsidération de la dimension de l'Imaginaire et de son lien au Réel, et là travaille ce matériel originaire, sorte de *Grundsprache* – dans quel registre peut-elle avoir lieu, et comment s'y nouent imaginaire, réel et symbolique ? Quand on lit Joyce, on se rend compte que la métaphore n'est pas forcément au premier plan, celle du sens nouveau, d'une évocation nouvelle, mais souvent, d'une création phonétique, voire de la graphie elle-même, donc du réel de la lettre ?, de l'imbrication d'un mot dans l'autre, et de ce qui lie les lettres entre elles, de la sonorité du matériel syntaxique ; il jou-e/it beaucoup de cela, sous une forme plutôt métonymique (une partie pour le tout), mais aussi très directement graphique ; dans le mythique maternel matériel de l'origine, un artisanat dont il déroule, associe, noue, références, lettres, sons, rythmes - autre figure d'une poétique de la *Bejahung* ?

Amour et transfert, dernier du tryptique⁴, est particulièrement pris dans une problématique de la Chose analytique, la Chose transférentielle, le « *ressourcement* » évoqué par Jean-Richard Freymann, et pose indirectement me semble-t-il la question du transfert de travail, les amis à partir de qui, et avec qui, se produit une nouvelle relève, exponentialité, de la psychanalyse à partir d'un point originaire nouveau, linguistique, géographique, historico-culturel, au fil de la transmission, traduction, mais aussi du transfert de travail.

Sans doute parce qu'avec ce thème « Amour et transfert », on est bien dans la *chose* propre de la psychanalyse, ce qui se produit dans l'adresse à l'autre, à l'amant ou l'aimé, dans l'adresse au médecin, dans l'adresse au père/aux pairs, l'éternel recommencement de l'appel à la mère, à chaque fois que l'on se confie (et non confine !), dans la déclaration d'amour. Cet archaïque souvent ignoré aujourd'hui recouvert par wagons entiers d'énoncés sur la relation

⁴1/ L'inconscient pour quoi faire ? 2/ Les mécanismes psychiques de l'inconscient

soignant-soigné qui tentent d'énumérer tous les possibles de la rencontre pour s'y pré-parer et en étouffer du même mouvement la flamme. Dès 1891, Freud se questionnait sur deux types d'attentes chez le malade, une attente anxieuse, qui présageait le pire, mais aussi cette attente religieuse/croyante adressée au médecin et ses effets sur la santé.

Il faudra bien plus de textes pour saisir et retranscrire ce qui se passe aujourd'hui de ce point de vue, entre retour des gourous et adresse aux machines, quelque chose des modalités du rejeu de tous ces paramètres aujourd'hui, pandémie, où la gravitation attentes, croyances, sciences, où le rapport entre savoir et vérité est ultrasensible.

Première lecture pour moi, d'un ouvrage où Jean-Richard élabore une forme de dialogue entre trois versions d'une dialectique de l'amour, n'ayant cesse de rejouer les « dialogies », entre moi et je, entre moi et l'autre, entre moi et moi, peut-être même, ça-moi-idéal du moi / et je-Autre supposé, étayage et narcissisme etc. Et même si au bout du transfert, certains franchissements sont solitaires, comme le découvrira Freud, et Lacan de manière encore différente, et comme certaines ruptures et passages en donnent l'expérience aujourd'hui. Ici, place à la parole et au dialogue...entre trois versions, trois dialectiques, au moins :

Une version freudienne: entre amour narcissique et amour par étayage, entre position masculine et féminine ; il reprend aussi à partir d'une lecture de Nicolle Kress Rosen, la structure duelle du désir côté masculin, entre courant tendre et courant sensuel.

Une version lacanienne, qui différencie, à partir de sa lecture du Banquet de Platon, la position de l'*erastes* et de l'*eromenos*, et permet ainsi d'articuler sans se recouvrir le pôle du transfert et le pôle du désir, le jeu de l'amour comme désir de savoir et d'expérience, et une fois de plus apparaît au premier le rapport discours-déclaration-parole, là où l'amour plutôt que de confondre le deux se fait rencontre d'une signification nouvelle.

Une version de Lucien Israël, et de son concept d'amour « transnarcissique » qui permet de trouver la dialectique entre amour et désir, à l'intersection de la version freudienne et lacanienne.

Avec cette trouvaille finale : « *Autrement dit, on pourrait affirmer que l'on tombe amoureux de ce que l'on a déposé dans l'autre. Et nous voilà à cheval entre l'amour narcissique et l'amour d'étayage* » Est-ce à dire que sur un mode féminin, on tomberait amoureuse de ce que l'autre a déposé en soi ?.. Qui viendrait ainsi nous donner des nouvelles de nous-mêmes ?

Allo ?

... Et pendant ce temps-là, l'actuel vertige du télétransfert - à la Barthes, Fragments d'un discours amoureux :

Le téléphone. « L'autre y est toujours en instance de départ. Il s'en va deux fois par sa voix et par son silence. À qui est-ce de parler ? Nous nous taisons ensemble, encombrement de deux vides, je vais te quitter, dit à chaque seconde, la voix du téléphone »